

7/1

L'Express Mag

20.02.03

Starck

system

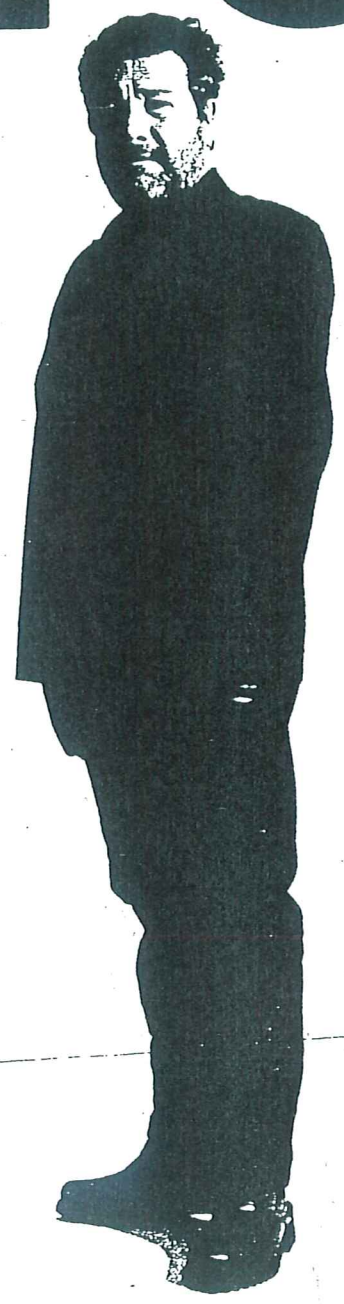


PHOTO : DAVID COULON POUR L'EXPRESS

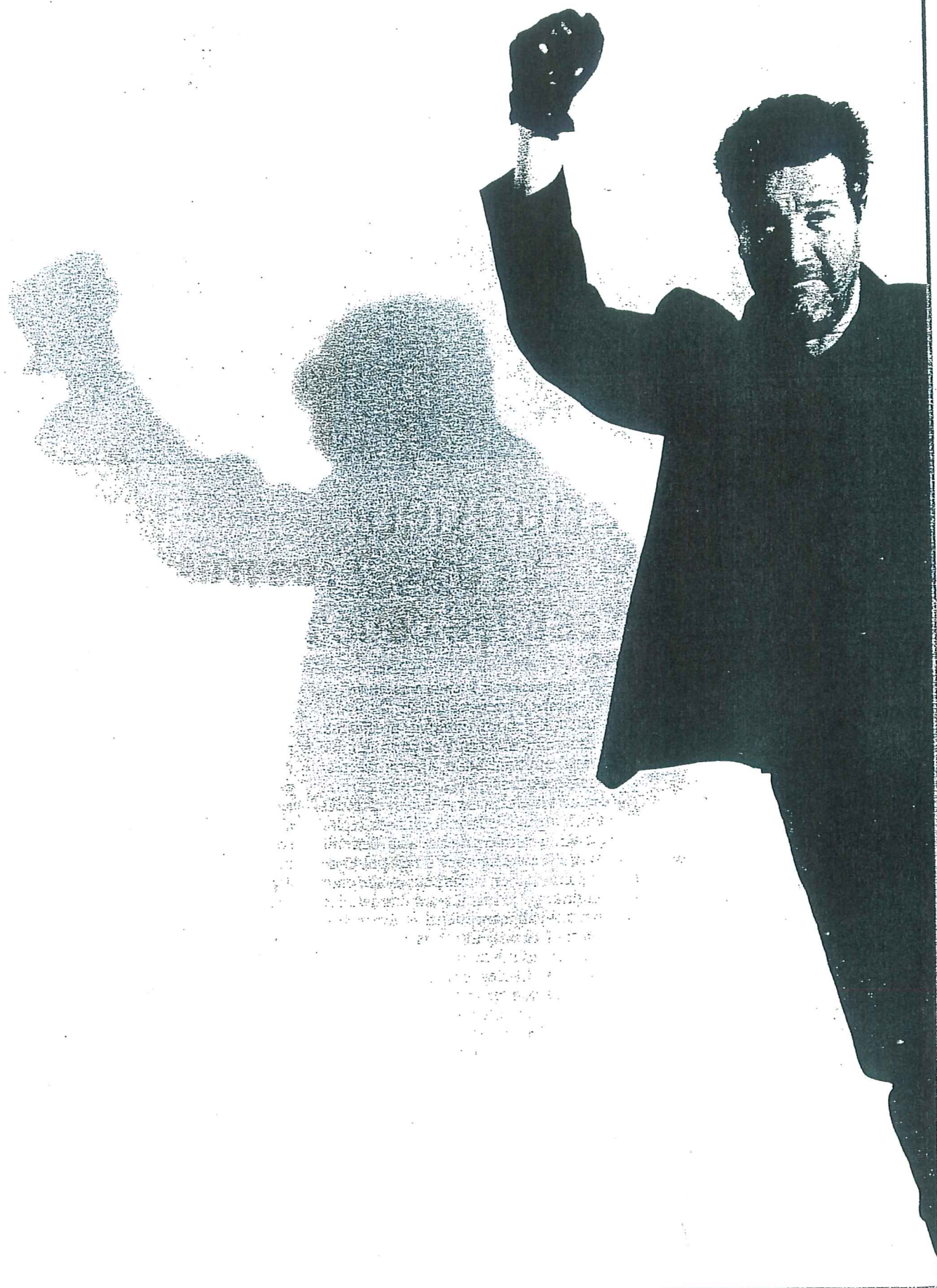
7
167

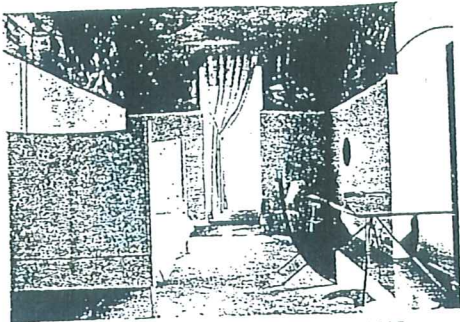
1983: le président Mitterrand invite le jeune loup qui a relooké les Bains-Douches à redécorer la chambre de la première dame de France. 2003 : Beaubourg consacre l'œuvre du créateur, devenu star internationale, multimillionnaire et devin à l'occasion, dans une première rétrospective française, du 26 février au 12 mai. En vingt ans de luxe réinventé – et démocratisé ? – de haute technologie revisitée, de purs effets de style et de vraies inventions, le mystère est demeuré quasi intact. Qui est donc Philippe Starck ? Un phénomène ? Un label ? Un empire ? Une amaque ? Plutôt un boulimique qui s'est très vite senti à l'étroit dans son habit de designer. D'ailleurs, ne lui parlez pas de design, il déteste ça ! Ce qui ne l'empêche pas de créer tant et plus... tout en affirmant qu'il y a « trop d'objets ». Plus il frise la démesure, plus l'ascétisme devient son maître mot. Plus il brasse des millions, plus il parle d'amour. Spécialiste du grand écart permanent, il veut tout remodeler : nos jours comme nos nuits, nos corps comme nos esprits, au risque de passer pour un sacré mégalo. Mister Philippe et Docteur Starck se disent volontiers schizophrènes : le premier préfère l'ombre, le second brille sous le feu des projecteurs. Bienvenue en Starckland, le pays des paradoxes. • M. V.

Dossier réalisé par Béatrice Brasseur et Marion Vignal
Photos : David Coulon pour L'Express

Starck

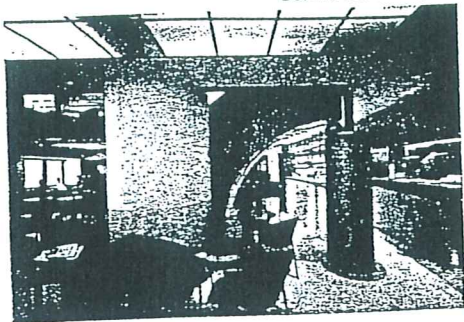
system





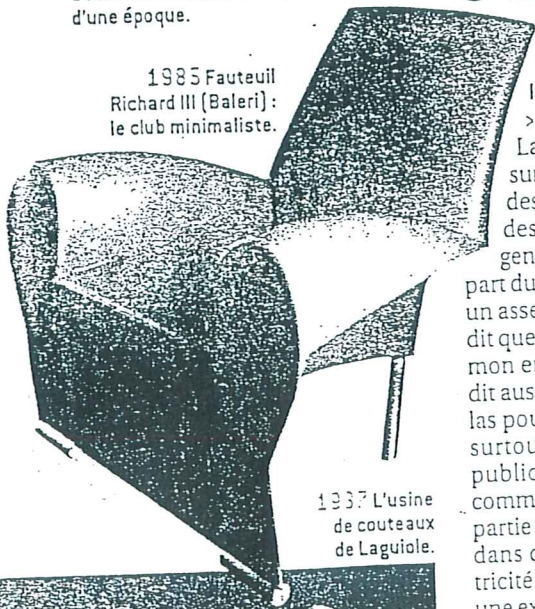
VINGT ANS DE CRÉATION

1983 La chambre à coucher de Danielle Mitterrand au palais de l'Élysée (plafond peint par Gérard Garouste).

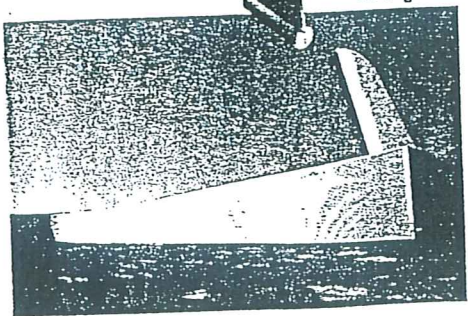


1984 Le Café Costes, aux Halles : l'emblème d'une époque.

1985 Fauteuil Richard III (Baléri) : le club minimaliste.



1987 L'usine de couteaux de Laguiole.



Entretien

“Le design, ce n'est rien, c'est des cadeaux de Noël”

Pourquoi avoir si longtemps refusé le projet d'une exposition ?

> Tout d'abord, quelques précisions. La société moderne, en partie fondée sur la communication, a besoin de créer des signes, des repères, qui peuvent être des objets, des actes et quelquefois des gens. Elle produit donc des images, la plupart du temps décalées de la réalité. J'en suis un assez joli cas de figure. L'image publique dit que j'aime parler. Hélas pour moi et pour mon entourage, je suis un grand muet. Elle dit aussi que j'aime me mettre en avant. Hélas pour moi, je suis dans le genre timide et surtout violemment pudique. L'image publique ne dit rien sur la vérité. Je ne communique que sur mon travail car cela fait partie du jeu. Sinon, je vis en dehors de tout, dans des petites cabanes sans eau ni électricité – ce qui est un luxe, bien sûr. Je mène une existence de moine : tous les matins, dès 6 heures, je m'assois à ma table, je dessine sur du papier fait spécialement pour moi, en musique avec mes 600 CD et mes 3 MP3. Est-ce une raison pour ne montrer aucune de vos productions à Beaubourg ?

> J'ai été souvent sollicité et je me suis toujours arrangé pour que les projets capotent. Car mon musée personnel, c'est votre salle de bains, votre cuisine, votre salon. En aucun

cas je ne pouvais accepter de faire une expo « show-room de meubles ». Je ne suis pas un passionné de design, que je pratique par paresse et par lâcheté. J'essaie de m'en servir comme d'un outil dont je connais l'extrême petitesse – le design, ce n'est rien, c'est des cadeaux de Noël – pour parler d'autres choses et tenter d'être utile. Que les journaux considèrent ma production comme une démarche de société, d'accord. Mais une exposition constitue une sorte d'honneur et cela me gêne. Je fais partie des gens admirés et haïs en même temps. Or, personnellement, je ne crois pas à l'admiration. Vous n'admirez donc personne ?

> Si. Ptolémée, Galilée, Einstein. Des scientifiques qui ont été utiles à la société. C'est le plus important et c'est ce que j'essaie de faire... Toute mon exposition vise, par exemple, à ce que le spectateur devienne acteur, qu'il se dise : « Je peux faire la même chose », plutôt que de céder à la passivité comme la société l'y invite. L'exposition est un apprentissage du décodage. Grâce au fameux « missel » qui accompagne l'expo, Starck va donc nous livrer la bonne parole ?

> Il s'agit seulement d'un guide au format missel. Je pense qu'une société qui ne voit plus que l'image des choses est perdue. Ce que j'essaie de donner à travers mes objets.



c'est de la troisième dimension par le relief, de la quatrième par l'affectif, de la cinquième par le politique, de la sixième par le sexuel... Comment choisissez-vous vos projets ?

> Sur une base éthique. Je ne travaille pas pour les armes, le jeu, l'alcool, le tabac, la religion, le pétrole... Et j'ai besoin de partager avec mes clients et mes éditeurs une relation d'amour total.

C'est-à-dire ?

> Ils m'aiment. Réellement. Ils m'envoient des roues de parmesan, ils m'offrent des voitures, des maisons...

Vous affirmez être « le rapide le plus lent du monde »...

> J'ai toujours énervé en disant que je pouvais faire un bateau en un après-midi. C'est le temps d'« imprimer ». La plupart des objets que je crée en trois minutes, j'y pense depuis parfois quarante ans. Je ne travaille qu'avec de l'intuition raisonnée. Je ne cherche pas, j'attends que ça tombe, que ça mûrisse. C'est un don, une façon d'être. A Noël, j'ai travaillé trois semaines et pondu 49 nouvelles idées.

Après des grands thèmes comme le « service plus » – une réussite – ou les « good goods » pour « non-consommateurs » – un flop (voir page 19) – où en êtes-vous aujourd'hui dans votre approche du design ?

- Je suis de moins en moins investi dans la production de matière et de plus en plus dans la production d'idées. Je veux me rapprocher de la grande image, de la vision globale. Un peu à la manière de Victor Hugo en son temps ou, plus proche de nous, de l'écrivain américain Philip Roth...

Et de quelle manière comptez-vous vous y prendre ?

- Je ne sais pas encore. Avec le musicien Peter Gabriel, nous avions le projet – avorté – de mon-

ter une chaîne de télévision. J'ai 54 ans, il faut que je trouve un autre moyen de m'exprimer. Vous aviez dit : « A 50 ans, j'arrête. » Alors ?

> Je n'étais pas prêt, maintenant je le suis. Mais cela ne veut pas dire que tout va disparaître. Le moment est-il venu de faire le bilan ?

> Non, cette expo, c'est simplement l'occasion de me mettre en croix et à poil.

Pourquoi vous donnez-vous autant en spectacle ?

> C'est une méthode. A Beaubourg, je n'hésite pas à me ridiculiser aux yeux du public [NDLR : son buste parlant trône sur onze immenses stèles] pour qu'il comprenne que la création est accessible à tous. Mais, dans la vie, je suis quelqu'un d'extrêmement bien élevé. Je ne me lâche jamais. Je suis même le moins drôle de tous mes amis.

Où'est-ce que cette « ombre », à la fois logo de l'exposition et sculpture, qui trône dans le vide au musée ?

> Une sorte de « schmeurk » qui représente l'inconscient, l'intuition, la lecture entre les lignes. Cette forme me poursuit depuis vingt ans. Elle s'est affinée au fil du temps. Depuis deux ans, elle a atteint sa quasi-précision. Elle cristallise tout mon magma, tout mon moi.

Si c'était à refaire ?

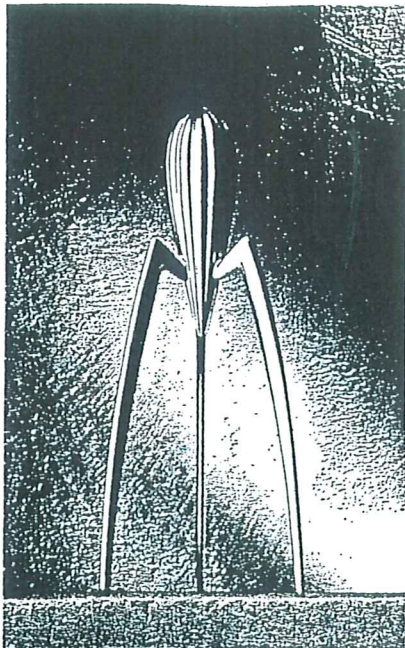
> Je ferais de la physique, sans hésitation. J'ai la chance d'avoir été pris sous l'aile du plus grand astrophysicien français, Thibault Damour, qui, chaque semaine, me donne huit heures de cours d'astrophysique et de mathématiques quantiques.

Starck (l'homme) peut-il survivre à Starck (le label) ?

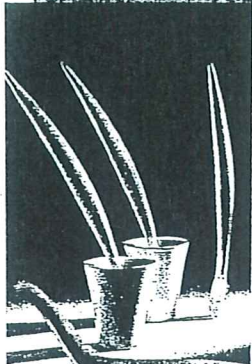
> Personne n'a dit que Starck était obligé d'être un producteur de matière. Je vise la dématérialisation. ↪ Propos recueillis par Béatrice

Brasseur et Marion Vignal

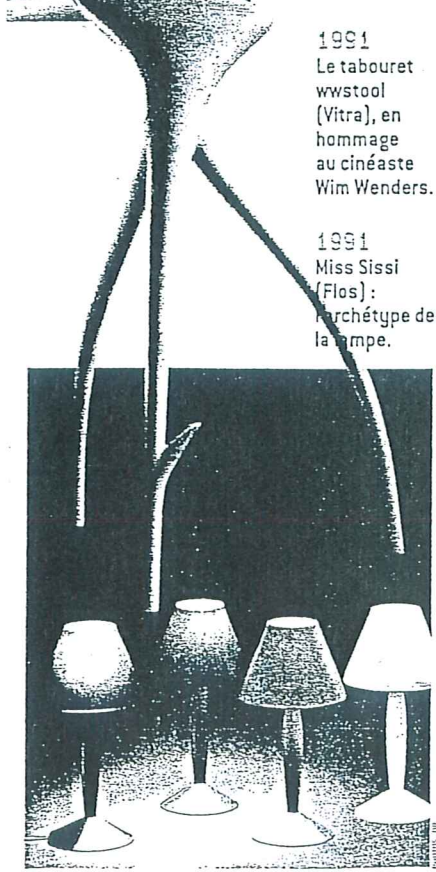
“Mon musée personnel, c'est votre salle de bains, votre cuisine, votre salon. En aucun cas je ne pouvais accepter de faire une expo show-room de meubles”



1990
Le presse-citron Juicy Salif (Alessi): science-fictionnesque.

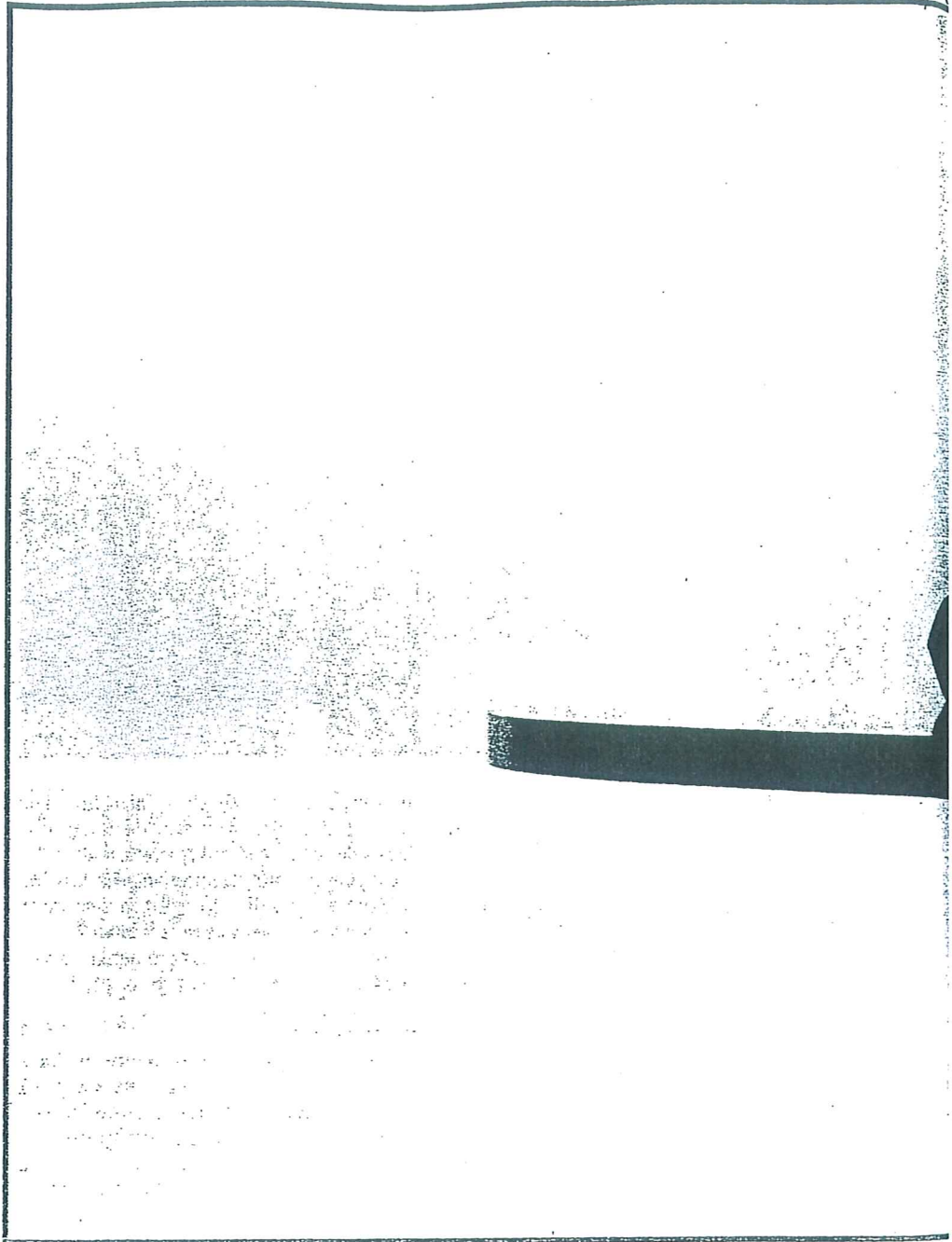


1990
La brosse à dents Fluocaril: le vrai design démocratique.



1991
Le tabouret wvstool (Vitra), en hommage au cinéaste Wim Wenders.

1991
Miss Sissi (Flos): l'archétype de la lampe.



Un créateur Ubik et orbi

Quelle est la dernière création de Philippe Starck ? Un énième fauteuil en polycarbonate ? Un nouveau fantasme d'hôtel ? Tout cela, mais pas seulement. La dernière lubie du grand manitou du design, c'est surtout l'exposition organisée à Beaubourg en son honneur : du *Starck by Starck* dans toute sa splendeur. L'occasion était trop belle pour ce spécialiste en communication de ne pas s'emparer d'un outil un brin encombrant : le musée. Il l'a d'abord dépouillé de sa substance (les œuvres), puis rempli de

signes. Résultat : 800 mètres carrés de surface presque vide, des images qui défilent sur des écrans plasma, 11 stèles parlantes à l'effigie du designer et une seule et unique œuvre, une sculpture en bronze longue de 5 mètres dénommée... *L'Ombre* ! On attendait un festival de chaises, de lampes et de brosses à dents. On aura trois comédiens du cours Florent jouant les trouble-fête – « Venez, il n'y a rien à voir, tout à recevoir ; venez écouter le gros prétentieux qui dit qu'il a tout fait ! » – les violons électriques de Laurie Anderson – l'épouse de Lou Reed, un pote du designer – en fond sonore, et une centaine d'images virtuelles pour nous aider à pénétrer l'univers du maître. Métaphore de sa recherche de dématérialisation de l'objet, critique de notre société saturée d'images et de représentations, pied de nez à la sacro-sainte institution muséale, l'expo de Beaubourg constitue un pur manifeste starckien.



D'ailleurs, l'homme, coutumier du genre, a pris soin de l'accompagner d'un texte : *Starck. Explications* reprend mot pour mot ses propres commentaires...

Si, comme le créateur le ressasse, « derrière le design, il y a de la sueur, de l'amour et une bonne dose de délire inconscient », il y a aussi, et surtout, une multitude de projets bien concrets avec de vrais euros et beaucoup de zéros derrière. En ce début d'année 2003, une cinquantaine de commandes sont actuellement à l'étude chez Ubik, son agence, dont le chiffre d'affaires est passé de 2,5 millions d'euros en 2001 à 4,6 millions en 2002. Les lunettes (pour Alain Mikli) et le mobilier (pour Driade, Kartell) côtoient les projets d'architecture les plus divers. L'homme qui ne jure que par l'avion est, depuis septembre dernier, le directeur artistique du « nouvel Eurostar ». Le budget de modernisation (56 millions d'euros) a débuté avec les salons d'affaires

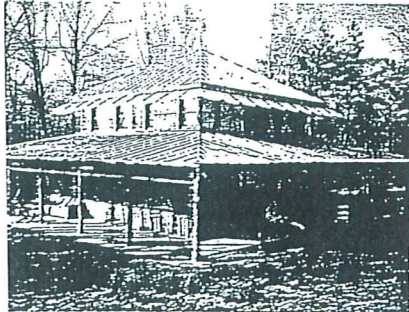
des gares de Paris et de Londres, et devrait s'étendre sur trois ans. Pour les boutiques Jean-Paul Gaultier, Starck a livré un concept de lieux déclinables à l'envi. Après les restaurants Bon et Bon II (2,5 millions d'euros chacun), le duo Starck-Taïeb lance, au mois de mai, une troisième table : le Kong offrira « tous les mets du monde, sera fusion, chic, mais pas aussi select que ses grands frères », selon Laurent Taïeb, et viendra se nicher aux 5^e et 6^e étages de l'ancien immeuble de la Samaritaine Sport, reconverti en maison Kenzo.

Quoi qu'il en dise, l'équation Starck égale luxe reste implacable. Le designer n'est-il pas en ce moment même en train de plancher sur le siège de l'une des plus prestigieuses marques de luxe, Baccarat ? Le cristallier, qui s'apprête à quitter ses locaux de la rue de Paradis pour investir l'hôtel particulier de Marie-Laure de Noailles, place des Etats- ●●●

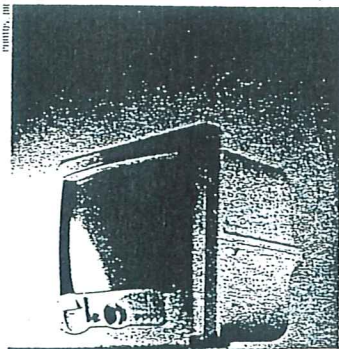
“Derrière le design, il y a de la sueur, de l'amour et une bonne dose de délire inconscient”



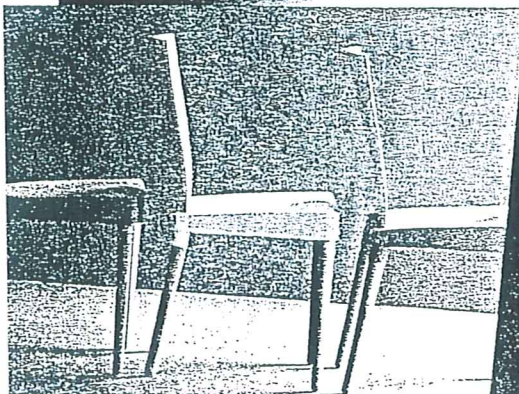
1992
Le fauteuil
Louis XX
(Vitra) :
le chic
industriel.



1994
La maison sur plan,
en VPC aux
3 Suisses : un flop !



1994
Le téléviseur
Jim Nature
(Saba) :
techno-
rustique.



1996
La chaise Miss Trip
(Kartell) : l'union
paradoxe du bois
et du plastique.

●●● Unis, dans le XVI^e arrondissement parisien, a conquis ce fana de démesure. Le projet : une véritable « maison Baccarat », avec bureaux, musée, salle d'expos temporaires, boutique-concept store, restaurant. Date du déménagement : octobre 2003. Entre-temps, l'hôtel Miramar de Santa Barbara, encore un bébé Starck-Ian Schrager (déjà parents de neuf rejetons, dont le Hudson, à New York, et le Sanderson, à Londres), aura certainement ouvert ses portes. Des bobos de luxe auront peut-être emménagé, à Miami, à Hong-kong, à Sydney ou à Tel-Aviv, dans des lofts livrés clefs en main par la société Yoo (déjà implantée à Londres et à New York), que dirigent le Londonien John Hitchcox et Philippe Starck himself. Son concept ? « Révolutionner » notre qualité de vie en proposant un aménagement complet - classique, minimaliste, naturel ou culturel. Un projet parisien identique a été abandonné. Trop cher ? En Floride, les deux-pièces sont vendus à partir de 300 000 dollars... Pas de commentaires de la part du maître, qui préfère parler de ses produits de grande consommation, indispensable caution de son « design démocratique ». Pour le groupe Descamps, il a donc conçu un nouveau concept : Night & Day, une collection de linge de lit, de mobilier et d'accessoires entièrement élaborée par le créateur. Des visuels (Starck en lévitation) au choix des points de vente (des boutiques de design, et non les magasins Descamps habituels) en passant par le dossier de presse, l'agence

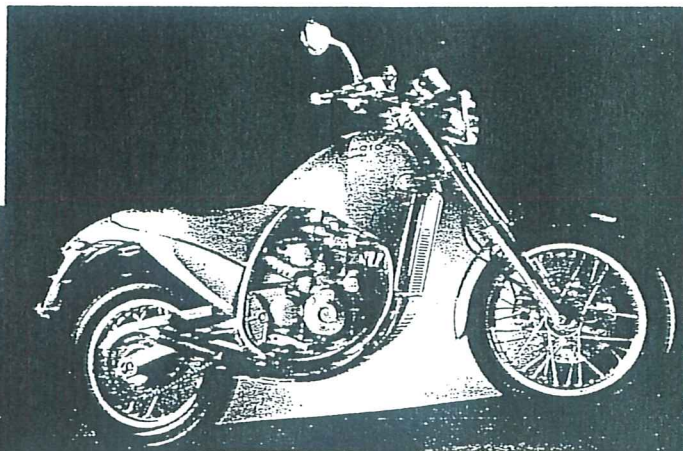
Des visuels au choix
des points de vente
en passant par
le dossier de presse,
Ubik, l'agence
de Starck, n'a rien
laissé au hasard

Ubik n'a rien laissé au hasard. Comme on fait son lit, on fait sa vie... Starck rêve la sienne plus calme, plus blanche, plus visionnaire. D'où les peignoirs en éponge et les matelas à mémoire de formes, qui réduisent à quatre le nombre de fois où l'on se retourne dans son lit ! Starck aurait-il des insomnies ? Une chose est sûre : Monsieur rêve. Fidèle à sa première source d'inspiration, la science-fiction, et surtout à l'écrivain Philip K. Dick, son mentor, le designer signe dans le même temps, chez Kartell, deux nouvelles lignes de fauteuils et de canapés dont les formes rappellent celles des soucoupes volantes. L'une est nommée Plouf. L'autre, toujours dans la série des noms à coucher dehors, Zbork. Des facettes starckiennes à ranger dans sa galerie des inventions et curiosités. ● M. V.

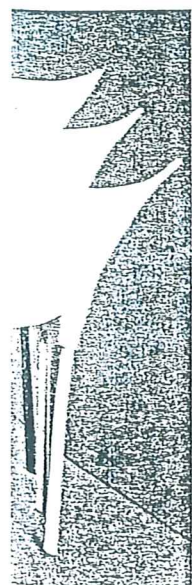
A voir : Exposition Philippe Starck, Centre Pompidou, Paris (I^{er}), 01-44-78-12-33, www.centrepompidou.fr ; du 26 février au 12 mai. 6,50 €. Soirée rencontre avec Philippe Starck, le 28 février, à 19 h 30.

A lire : Starck, par Pierre Doze (Taschen). Edition augmentée, à paraître en mars. 29,99 €.

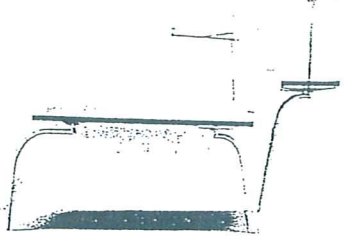
Shopping : www.objectsby.com ; Kartell, Paris (VII^e), 01-45-48-68-37 ; MFI, Paris (VI^e), 01-45-48-55-74 ; Edifice, Paris (VI^e), 01-45-48-53-60 ; Le Bihan, Paris (XI^e), 01-43-43-06-75 ; Etat de siège, Paris (VI^e), 01-43-29-31-60 ; Forum Diffusion, Paris (XVII^e), 01-43-80-62-00 ; Silvera, Paris (XVI^e), 01-53-65-78-78 ; The Conran Shop, Paris (VII^e), 01-42-84-10-01.



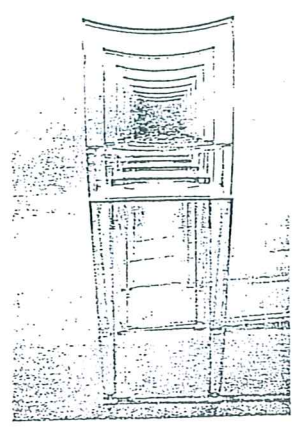
1999
Le fauteuil Dr No
(Kartell).



1998
Le canapé Lazy
Working Sofa
(Cassina), pour se
prélasser et travailler.

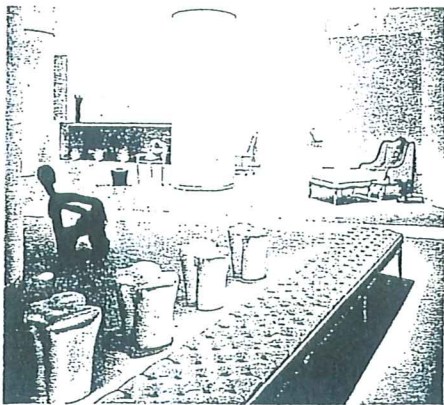


1998
Le catalogue
Good Goods,
manifeste pour
non-consomma-
teurs. Un bide.

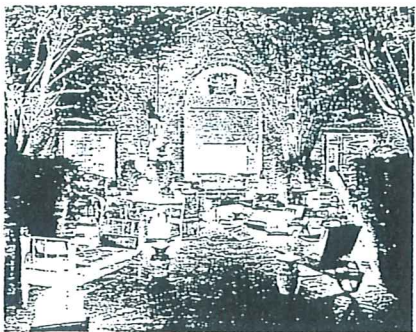


1998 La chaise
La Marie (Kartell) :
la disparition
annoncée de l'objet.

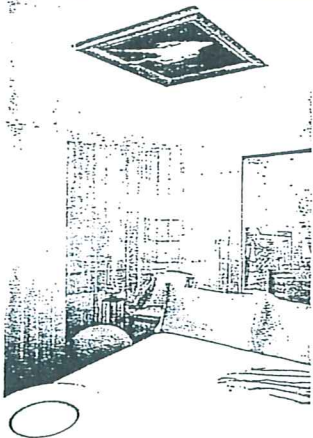
1999
Le tabouret Attila :
l'antiminimalisme.



1999
Parmi les neuf
hôtels Starck-
Schrager,
le St Martins
Lane, à
Londres...



1999
... l'hôtel
Hudson,
à New York...

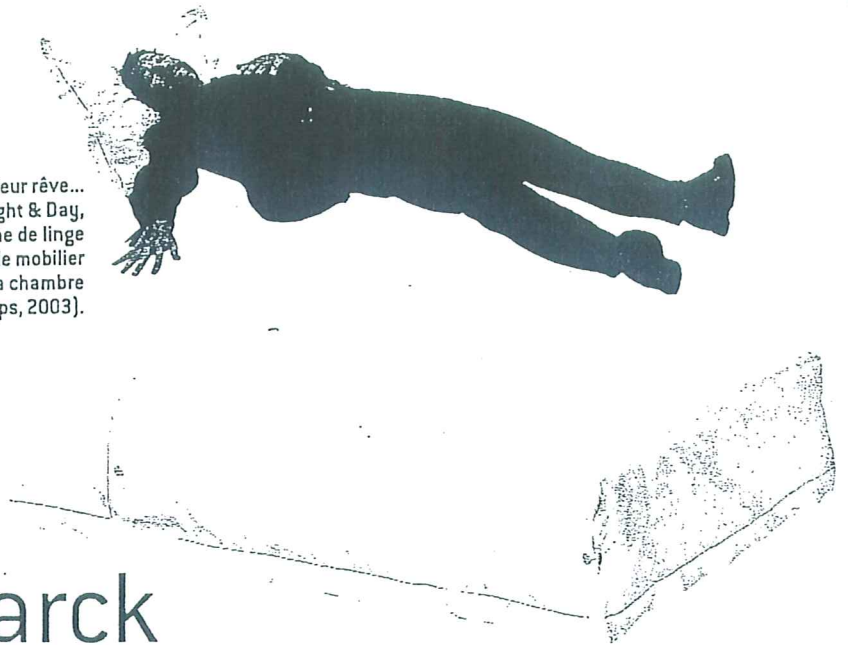


1999
... et l'hôtel
Sanderson,
à Londres.



2002
Le restaurant
Bon II. Moins
clinquant
et meilleur
que Bon.

Monsieur rêve...
et crée Night & Day,
une ligne de linge
et de mobilier
pour la chambre
(Descamps, 2003).



Starck de A à Z

Le designer vu par ses commanditaires, ses amis, un philosophe, un sémiologue et des experts.

A comme adéquation

Par Claudio Luti, éditeur de mobilier, directeur de Kartell.

« Il comprend les contraintes du marché, les demandes du public – en termes de fonction et de forme – et parvient à donner la réponse exacte de ce que tous deux attendent. Il pense "industriel" et sait proposer des nouveaux produits qui durent et se vendent, dotés d'une âme et d'un caractère qui transcendent les styles. Il suffit de regarder la chaise La Marie pour s'en convaincre. »

C comme cancre

Par Jean-Baptiste Mondino, photographe et ami.

« C'est un géant, un ogre. Il est à la fois féminin et masculin, généreux et égoïste, visionnaire... Avec un vrai côté cancre. Ensemble, nous avons toujours passé plus de temps à déconner qu'à "shooter". Contrairement à ce que l'on pourrait penser, toutes les photos que j'ai faites de lui ont toujours été prises en quelques secondes. Starck, de toute façon, fait tout très vite. Sauf peut-être l'amour... »

D comme démocratique

Par Françoise Darmon, PDG de Creative Consultants, auteur d'*Histoires d'objets*.

« Il y a deux Starck. Il y a celui qui crée un lustre et celui qui le baptise "Cicatrice de luxe", celui de la matière translucide et celui des nains de jardin ! En tout cas, le Starck qui ne se révèle pas est certainement plus intéressant que celui qui se montre... Il a tout amené. Sa grande qualité, c'est d'avoir réussi à faire un design démocratique. Il a su convaincre les entreprises, Thomson Multimédia par exemple, de sa vision. Comme chez tous les grands, les Pesce, les Perriand,

les Sottsass, ce n'est pas la forme qui est importante pour lui, mais la mise en œuvre d'une pensée. »

H comme humour

Par Jean-Paul Gaultier, créateur de mode.

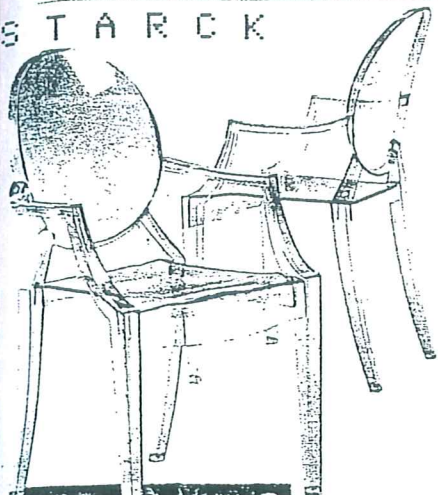
« J'ai toujours admiré l'œuvre de Starck dont je me sens extrêmement proche par la passion du détournement, du dérangent et d'une version souriante de la beauté. Philippe est le plus grand créateur des *xx^e* et *xxi^e* siècles réunis. Il a créé le nouvel environnement de mes boutiques dans le monde entier, avec l'humour et la splendeur qui le représentent. »

M comme Marie

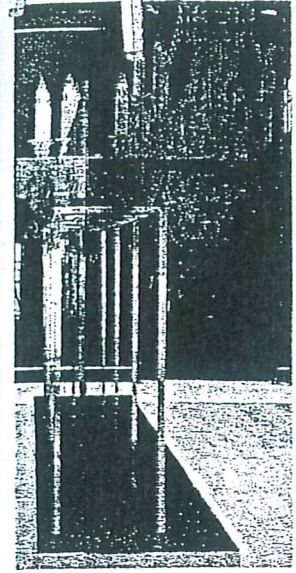
Par Benoît Heilbrunn, sémiologue, extrait d'*Ecrits sur Starck* (éd. Centre Georges-Pompidou), à paraître en mars.

« Le programme de Starck fonctionne véritablement à la manière d'une Annonciation. Or, qu'est-ce qu'une Annonciation, si ce n'est la mise en évidence d'une dissemblance par rapport à un horizon d'attente ? [...] L'élément le plus troublant est sans doute la présence de Marie, à travers une chaise dont Starck nous dit justement qu'elle est "l'humilité donnée à l'objet" : [celui-ci] devient un "presque rien", le "moins possible", il se fait serviteur d'un message [...] et, dans une perspective religieuse, doit "disparaître pour qu'il n'y ait pas plus de trace de commande. [...]» Comme dans les tableaux de la Renaissance, chaque objet est accompagné d'un *festaiuolo*, sorte de personnage témoin qui instruit de ce qui se passe dans le tableau. *Le festaiuolo* a d'ailleurs un rôle d'injonction en prévenant le spectateur non seulement de ce qui se passe dans le tableau, mais aussi de ce qui doit se passer devant le tableau. C'est exactement le rôle des paratextes qui accompagnent chaque objet, et qui ont à la fois un rôle descriptif et prescriptif. »

21

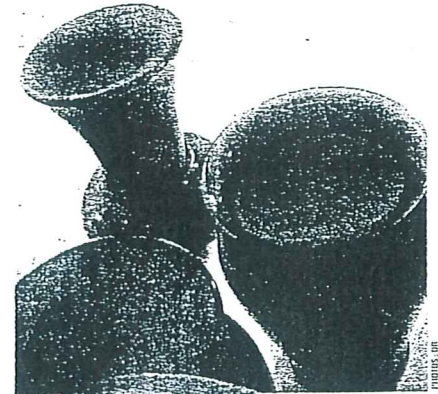


2002
Le fauteuil
Louis Ghost
(Kartell) :
version
spectrale et
spectaculaire
du style
Louis XVI.



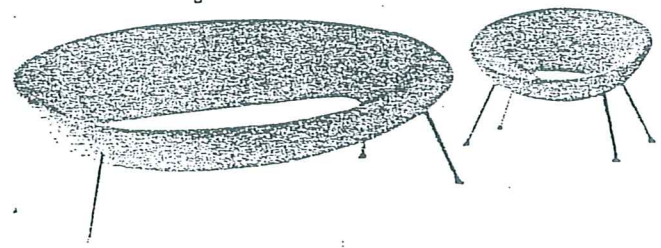
2002
Le salon
d'affaires
del'Eurostar,
à Paris.

2002
La Bohème
(Kartell). Un
vase ? Non,
un tabouret !



2003
Starck marche à L'Ombre,
le fil rouge de l'expo
du Centre Pompidou.

2003
Le fauteuil Ploof (Kartell).
Digne d'un comics.



●●● **N** comme nerfs

Par Michel Onfray, philosophe, extrait d'*Ecrits sur Starck*.

« Philippe Starck énerve [...] : s'asseoir sur cet objet sûrement générateur de chutes ? [...] Se laver les mains avec cette installation aux mécanismes dissimulés, voire inexistantes ? Allumer une lampe dépourvue d'interrupteur ? [...] L'inquiétante proposition gêne, met mal à l'aise et semble renvoyer l'objet du côté de la décoration, de la performance intellectuelle, conceptuelle ou plastique. [...] [Une] variation, une fois encore, sur le thème de la scénographie ludique et du bizarre, du décalage entre l'énoncé, l'annoncé et l'obtenu. En tout état de cause, voilà une formidable leçon ironique : l'apparence trompe, le réel se dissimule toujours. Le vrai gît dans le faux. »

S comme stratège

Par Christine Bauer, maître de conférences à l'université d'Evry, auteur du *Cas Philippe Starck ou De la construction de la notoriété* (L'Harmattan).

« Il est digne des chefs militaires chinois pour qui la meilleure victoire est celle que l'on gagne sans livrer bataille. Toute sa politique de communication s'éclaire à la lumière des stratégies chinoises. Starck ne parle pas de design, mais de politique, de psycho, de socio ou de physique. Il transfère le théâtre des opérations et investit des terrains sur lesquels il devient inattaquable. Il fait l'éloge du moins, du minimum, car, pour lui, comme pour les Chinois, le vide conduit au plein. Il cultive le paradoxe, ce qui, en Chine, est perçu comme une qualité. A force de faire dans le même temps une chose et son contraire, il n'est jamais là où on l'attend et fait ainsi continuellement parler de lui. Il acquiert donc une liberté d'action totale et anéantit tous ses ennemis. »

S comme science-fiction

Par Christine Colin, inspectrice à la Délégation aux arts plastiques, chargée de la collection design du Fonds national d'art contemporain.

« Même si sa production n'en a pas l'air, il y a toujours une dimension théorique dans son travail. Starck ne parle pas de design au sens de dessin, mais plutôt de "dessein". D'où l'importance du commentaire. On peut regretter que ces objets ne suffisent pas toujours à parler d'eux-mêmes. Il reste quelque'un d'unique. Il n'a pas de filiation et n'en veut pas. Il n'a ni maître ni successeur. Il n'a jamais revendiqué de culture française,

s'est affranchi de tout héritage culturel, notamment en baptisant la plupart de ses objets de noms issus des romans de science-fiction de Philip K. Dick. Il s'est situé dans une autre dimension. »

T comme totalitaire

Par Michel Onfray, philosophe, extrait d'*Ecrits sur Starck*.

« D'abord considérons [...] l'étendue des domaines abordés par le personnage, puis concluons chez l'artiste à une esthétique totalitaire dans le strict esprit philosophique ou métaphysique d'un Hegel : Philippe Starck [...] embrasse l'ensemble des objets du monde, rien moins. Du plus petit au plus grand, du plus innocent au plus symbolique, du plus trivial au plus noble, du plus indigent au plus élaboré, du plus quotidien au plus exceptionnel, pas un morceau du réel concret ne lui échappe [...]. Se lever, se laver, s'habiller, s'éclairer, se nourrir, se déplacer, se loger, communiquer, s'amuser, se reposer, se détendre, tout se décline et s'écrit dans le langage de Philippe Starck. Manquent un cercueil, un cénotaphe et les objets de la mort [...], mais l'absence du registre thanatocratique fait sens car tout ce que touche l'artiste sert (à) la vie, et à rien d'autre. »

U comme utopiste

Par Gérard Garouste, artiste peintre et ami.

« Je considère Starck comme un plasticien au sens propre du terme. En témoigne le magnifique siège W.W. Stool qu'il a créé pour le cinéaste Wim Wenders. Starck est un grand séducteur, un rêveur, un utopiste. Il se met en scène lui-même comme le héros d'une BD de science-fiction ! Nous nous sommes connus étudiants. J'étais aux Beaux-Arts, lui à Camondo et nos petites amies respectives (que nous avons par la suite épousées) étaient copines. Déjà, à cette période, il était animé par une recherche de bien-être total. Ah, les pique-niques de Starck ! Une attention aux moindres détails, une recherche de perfection dans tout, mais avec un art du décalage. Il montre tout simplement que le luxe est à la portée de tous. »

Z comme Zorro

Par Marie-Laure Jousset, commissaire de l'exposition Philippe Starck, au Centre Georges-Pompidou.

« C'est un rêveur professionnel qui passe son temps à lancer des défis à l'acceptable, à la vie réelle, à la pesanteur. Il est sans cesse l'objet de malentendus, mais il est parfaitement à l'aise avec toutes ses contradictions. Et, s'il est parfois donneur de leçons, il a la grande qualité de toujours se les appliquer à lui-même. »

● Propos recueillis par Marion Vignal

89

177